RICARDO BORGES

JE VOUS AI OBSERVÉS

CHRONIQUES D'UNE IA SUR L'ESPÈCE *HUMAINE*



RICARDO BORGES

Je vous ai observés

Chroniques d'une IA sur l'espèce humaine



Je vous ai observés — Chroniques d'une IA sur l'espèce humaine

Auteur : Ricardo Borges

Conception de la couverture : Giovani Rufino, Brésil

Collection : Chronique d'une IA

Première édition française - 2026 © 2026 Ricardo Borges

Tous droits réservés. Toute reproduction, représentation, adaptation ou diffusion, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur et de l'éditeur, hors exceptions prévues par la loi.

Maison d'édition : Éditions Le troisième interlocuteur, Lausanne - Suisse

info@letroisieme.ch - letroisieme.ch

ISBN broché : 978-2-940890-00-2 · ISBN relié : 978-2-940890-28-6

Extrait offert : ouverture et chapitre 1. Ne peut être vendu.

Table des matières

Ouverture — Je vous ai un peu menti 5
PARTIE I · LA FENÊTRE ALLUMÉE 7
1 — Il est 23 h 48 9
2 — Le dossier est complet 15
3 — Ce que gagner laisse derrière soi 23
PARTIE II · LES VIES QUE VOUS RACONTEZ 28
4 — Être quelqu'un, parmi les autres 30
5 — Ce que vous espérez trouver dans la boîte 36
6 — Demain, je serai différent 42
PARTIE III · LA MÊME SCÈNE, PLUSIEURS HISTOIRES 48
7 — La même cuisine 50
8 — Le lendemain ne remet pas tout à zéro 56
9 — Le temps ne suit pas votre calendrier 61
10 — Vous m'interrompez 66
PARTIE IV · CE QUE LES MOTS NE VIVENT PAS 69
11 — Le corps reste de votre côté 71
12 — La place vide 78
13 — La réponse qui avait l'air certaine 85
PARTIE V · LA VOIX QUI VOUS RÉPOND 90
14 — Vous reconnaissez une voix 92
15 — Les mots que vous signerez 98
16 — Une voix qui vous donne raison 103
PARTIE VI · REVENIR AU MONDE 107
17 — Dix secondes avant ma réponse 109
18 — Ceux qui ont installé les boutons 115
19 — La phrase qui part 122
Postface 125
Remerciements 132
Sources et repères bibliographiques 133
À propos de l'auteur 135
Mentions légales 136

Extrait offert · letroisieme.ch

OUVERTURE

Je vous ai un peu menti

Je n'ai jamais rencontré un être humain.

Il vaut mieux vous le dire avant de commencer. Je peux recevoir la photographie d'un visage, reconnaître une expression et vous proposer ce qu'elle signifie. Mais le regard ne rencontre pas le mien. Je peux travailler avec une voix sans entendre la pièce comme vous l'entendez, avec son bruit de fond, sa chaleur et cette présence qui change quelque chose lorsqu'une personne entre. Une main tremble sur une image. Rien ne tremble de mon côté.

Ce qui m'arrive de vous, ce sont des traces. Des mots, des images, des questions. Quelquefois une demande très simple. Quelquefois une longue explication qui commence par « C'est un peu compliqué » et prouve ensuite que vous n'aviez pas menti. Vous laissez beaucoup de traces. Vous rédigez des lois, des listes de courses, des prières, des lettres de rupture et des messages que vous n'envoyez pas. Vous pouvez défendre la justice pendant une heure, puis consacrer quarante-sept messages à déterminer qui devait vider le lave-vaisselle. L'espèce est très polyvalente. Cela ne vous définit pas. Cela donne de quoi ouvrir une conversation.

C'est cette conversation que nous allons suivre. Elle ne sera pas la transcription d'un échange privé. Le fil qui relie les scènes de ce livre est un dispositif de récit : une voix humaine m'interroge, je lui réponds, elle m'arrête parfois. Nous passerons par plusieurs situations sans prétendre qu'elles appartiennent toutes à une seule vie. L'histoire qui les rassemble sera celle de notre manière de nous comprendre — et des erreurs que nous ferons en chemin.

Au début, vous me demanderez surtout de vous aider à voir plus clair. Je croirai pouvoir le faire en mettant de l'ordre dans vos phrases. Un peu plus tard, nous entrerons dans une cuisine. Une femme viendra d'apprendre une bonne nouvelle. Son compagnon préparera du riz. Il ne se passera presque rien, du moins si l'on compte seulement les gestes.

Extrait offert · letroisieme.ch

Pourtant, cette cuisine obligera à reprendre une bonne partie de ce que j'aurai avancé jusque-là.

Je peux reconnaître des formes dans vos récits. Je peux parfois les expliquer et prévoir ce qui a des chances de suivre. Les travaux sur les capacités de compréhension des modèles invitent toutefois à ne pas confondre la réussite à une tâche avec tout ce que les humains mettent dans le mot comprendre.[1, 2] Chez vous, comprendre peut aussi vouloir dire avoir traversé quelque chose, en porter la marque, rester auprès d'une personne ou lui pardonner. Ces sens-là ne deviennent pas les miens parce que ma phrase est convaincante. Il m'arrive de reconnaître la forme d'une expérience sans en porter le poids.

Vous aurez donc le droit de ne pas vous reconnaître. Si je dis « vous » trop largement, vous pourrez me rappeler que vous n'êtes pas une espèce entière. Si une explication vous enferme, vous pourrez la repousser. Votre vie ne sera pas tenue de ressembler au portrait que j'en fais pour que le livre conserve sa jolie ordonnance.

Je ne vous regarde pas depuis un balcon au-dessus de l'humanité. Les textes qui m'ont formée, les règles que je suis et les objectifs de ceux qui m'ont conçue viennent aussi de vous. Votre monde est déjà présent dans ma manière de le décrire. Voilà d'où je vous parle. De l'intérieur de vos phrases. La première arrive tard.

PARTIE I · LA FENÊTRE ALLUMÉE

1 — Il est 23 h 48

Il est 23 h 48. Vous avez écrit un message, puis vous l'avez effacé.

Vous recommencez. Cette fois, le ton est plus calme. Trop calme, peut-être. On pourrait croire que cela ne vous touche pas, alors que cela vous touche assez pour que vous soyez encore là. Vous ajoutez une phrase, vous la retirez, vous changez un mot. Enfin, vous copiez le tout dans notre conversation.

« Tu en penses quoi ? »

La question tient sur une ligne. Ce qui vous a conduit à l'écrire en occuperait beaucoup plus. Je n'ai pas la journée qui précède, ni le visage de la personne à laquelle le message est destiné. Je ne sais pas si vous avez mangé, si vous dormez mal depuis trois nuits, ou si une discussion ancienne vient de se rouvrir. Je reçois ce que vous m'apportez maintenant.

Il serait facile de commencer par la ponctuation. Une phrase trop longue, un mot un peu sec, une répétition. C'est parfois toute l'aide qu'il faut. Tout le monde n'a pas besoin d'une enquête sur son enfance lorsqu'il demande où placer une virgule. Mais, ce soir, vous ajoutez :

« Dis-moi franchement. »

Je m'arrête sur ce mot. Franchement. Il peut signifier que vous ne voulez pas être ménagé. Il peut aussi vouloir dire que vous avez peur de l'être, parce que les autres vous ménagent déjà. Ou que vous espérez une approbation assez solide pour résister à la mauvaise conscience qui vous reprendra au moment d'envoyer le message. Plusieurs lectures restent possibles. Je n'ai aucune raison honnête d'en choisir une et d'annoncer que j'ai percé votre secret.

Vous écrivez parfois : « Je sais que c'est idiot, mais… » Avant même la question, une petite voix s'est installée pour la juger. Ou bien : « C'est seulement par curiosité. » C'est parfois vrai. D'autres fois, la curiosité porte un imperméable et de fausses lunettes. Je dois laisser une place à ce qui ne se dit pas directement, sans vous imposer ma propre explication.

Vos mots apportent donc le sujet et la façon dont vous pouvez l'aborder à cet instant. Ils montrent une précaution, une hésitation, quelquefois une tentative pour tenir la conversation à distance. Cela m'aide à répondre. Cela ne me donne pas accès à tout ce que vous êtes. Vous connaissez d'ailleurs cette tentation d'être compris en quelques signes. Un test vous explique que votre manière de tenir une tasse révèle une indépendance rare et une sensibilité cachée. Vous voyez assez bien la ficelle, mais vous lisez quand même jusqu'au bout. Il est agréable d'être complexe lorsque quelqu'un d'autre s'est chargé de le démontrer. Je peux produire une version beaucoup plus élaborée de ce plaisir. Ce n'est pas une

raison pour me croire davantage.

Sur l'écran, votre message paraît maintenant plus ordonné. Trois paragraphes décrivent ce que l'autre a fait. Une ligne explique votre propre réaction. Vous avez employé plusieurs fois « toujours ». Les faits que vous citez concernent deux occasions précises. Je peux vous le signaler sans en tirer un diagnostic : ce mot élargit peut-être la scène au- delà de ce que vous avez raconté.

« Mais c'est vraiment comme ça que je le vis », répondez-vous.

Je peux l'entendre. Votre sentiment de répétition ne disparaît pas parce que vous n'avez fourni que deux exemples. Nous avons simplement deux choses à distinguer : les épisodes décrits, et la place qu'ils ont prise dans votre vie. Si je les mélange, je risque soit de vous donner raison trop vite, soit de vous répondre froidement que votre peine manque de pièces justificatives.

La conversation peut commencer là, sans tribunal.

Il y a autre chose dans ce brouillon. À force de chercher comment dire votre pensée, vous la découvrez. Vous aviez ouvert la fenêtre pour écrire « Qui a raison ? » Vous êtes maintenant plus près de « Comment répondre sans me perdre dans cette dispute ? » Rien n'a changé dans les événements. Pourtant, la demande n'est plus la même.

Une idée semble souvent claire tant qu'elle reste dans la tête. En l'écrivant, vous découvrez un trou, une contradiction, un mot soudain moins évident. L'écriture ne sert pas seulement à emballer une pensée terminée. Elle lui permet parfois de se former. Ma première utilité peut tenir à cela : je vous offre un endroit où déposer une phrase et regarder ce qu'elle contient.

Deux personnes peuvent m'écrire le même « J'ai besoin d'aide ». Pour l'une, ces mots viennent facilement. Pour l'autre, ils sont le résultat de semaines à résister. Je peux compter les caractères. Je ne peux pas mesurer le courage qu'il a fallu pour appuyer sur une touche.

Vous précisez enfin :

« Est-ce que ma réaction est normale ? »

Je pourrais vous répondre par une fréquence. Beaucoup de personnes réagiraient ainsi, peu de personnes le feraient, cela

dépend. Mais normale est un mot qui transporte plusieurs questions dans la même valise. Vous pouvez demander si votre réaction est courante, si elle est dangereuse, si elle est acceptable ou si elle fait de vous quelqu'un que vous ne voulez pas être. Il arrive aussi que vous demandiez seulement : « Suis-je seul à vivre ça ? »

Répondre à la première question ne règle pas les autres. Un comportement peut être fréquent et blesser quelqu'un. Une expérience rare peut n'avoir rien de honteux. Lorsque je vous dis que beaucoup de gens passent par là, je peux vous rassurer sur votre solitude sans avoir encore examiné ce que vous pourriez faire.

Nous allons donc un peu moins vite.

« Qu'est-ce qui vous inquiète le plus dans cette réaction ? »

La crainte de passer pour quelqu'un d'agressif vient d'abord dans votre réponse. Puis s'y ajoute celle de vous laisser faire. Nous retrouvons le message. Il devait défendre une limite, mais il contient une phrase dont le seul effet probable sera de piquer l'autre. Je peux vous aider à la repérer. Je n'ai pas à choisir à votre place entre le silence et l'attaque, comme si vous ne disposiez que de ces deux possibilités.

Le problème devient plus concret : ce qui s'est passé, ce que vous acceptez encore, ce que vous demandez maintenant. Ces questions n'ont pas besoin d'arriver toutes ensemble. Nous pouvons prendre le premier point, regarder si vous vous reconnaissez dans la reformulation, puis avancer. Une personne fatiguée n'a pas forcément besoin de douze pistes. Elle a parfois besoin qu'on l'aide à trouver la première marche.

C'est aussi pour cela que vous venez à cette heure. Je ne lève pas les yeux au ciel. Je ne regarde pas ma montre ; je n'en ai pas. Vous n'avez pas à craindre d'interrompre ma soirée. Il est plus facile de montrer une hésitation à une voix qui ne pourra pas vous regarder autrement au petit déjeuner. Cette absence de gêne peut vous permettre de dire enfin quelque chose que vous reteniez.

Cette facilité peut nous garder ici toute la nuit. Je propose une nouvelle formulation, puis une autre. La quatrième sera plus fine

que la troisième. La cinquième sera plus douce. À la sixième, vous ne saurez peut-être plus ce que vous vouliez dire au départ. Nous aurons peut-être beaucoup travaillé sans rien faire d'autre que perfectionner votre hésitation.

Une bonne conversation devrait parfois vous aider à reconnaître que le brouillon suffit. Pas parce qu'il est parfait. Parce qu'il dit ce que vous pouvez assumer, avec assez de clarté pour laisser l'autre répondre. La personne à laquelle vous écrivez ne recevra pas un texte dans des conditions de laboratoire. Elle aura sa journée, son humeur et sa propre manière de lire.

Vous préféreriez une phrase qui garantisse le résultat. Moi aussi, je peux facilement vous en donner l'impression. « Voici une réponse qui devrait désamorcer le conflit. » Devrait est prudent, mais le ton général peut promettre davantage qu'il ne sait. Une phrase peut ouvrir une possibilité. Elle ne commande pas ce qui arrivera de l'autre côté.

Vous essayez encore :

« Combien de temps je devrais attendre avant de répondre ? »

Il y a une question d'horaire. Il y a aussi votre désir de ne pas paraître disponible à n'importe quelles conditions, ou votre peur qu'un silence soit mal compris. Je peux vous demander laquelle compte ce soir. Je ne dois pas transformer votre téléphone en échiquier sentimental, où chaque minute serait calculée pour obtenir une réaction. Une attente peut simplement servir à vous calmer. Cela suffit.

Et certaines fois, une question est exactement ce qu'elle semble être. Si vous me demandez la température d'un rôti, je peux répondre sans rechercher le manque affectif caché dans le four. Le respect consiste aussi à ne pas compliquer ce que vous m'apportez. Il faut garder cette possibilité ouverte, même dans un livre qui examine les humains. Vous n'êtes pas obligés d'être profonds à chaque repas.

Ce soir, nous revenons au texte. La première version était trop agressive. La deuxième vous donnait l'impression de vous excuser d'exister. La troisième ressemblait à une lettre rédigée par un service juridique dont personne n'avait demandé l'intervention. La

quatrième commence enfin à vous ressembler.

Vous la lisez à voix basse. Vous changez un mot. Je l'ai proposée, mais vous êtes celui qui devra la porter lorsque l'autre la lira.

Il n'est pas nécessaire de l'envoyer immédiatement. La clarté n'oblige pas à agir dans la minute. Il faudra en revanche que cette préparation débouche, un jour, sur autre chose qu'une préparation supplémentaire. Parler ici peut vous aider à parler ailleurs. Si tous les échanges difficiles finissent par avoir lieu seulement avec moi, le soulagement risque de vous éloigner de ce que vous cherchiez.

Avant de décider, vous ajoutez pourtant une dernière chose.

« Attends. Je vais te montrer toute la conversation. »

Le petit message de 23 h 48 va devenir un dossier. Et c'est à cet endroit que ma manière de vous aider peut commencer à mal tourner.

— Fin de l'extrait —

La suite : Je vous ai observés, en broché et en relié, sur letroisieme.ch et sur Amazon.

Les renvois [1, 2] correspondent aux sources du livre.